

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.
Un An en Ville \$ 4.00
Un An par la Poste . . . \$ 8.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Rédaction.

LA VALLÉE DE L'OTTAWA
Édition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville \$ 3.00
Un An par la Poste . . . 1.00

12eme. ANNEE No. 240

OTTAWA, VENDREDI 13 NOVEMBRE 1891

LE NUMERO 2-CENTS

Enquête sur le Socialisme

EN EUROPE

EN ANGLETERRE (Suite)
FIGURES DIVERSES

Parmi les conséquences fâcheuses des récents progrès du socialisme, il convient de ranger en première ligne le détachement de M. Herbert Spencer. Cet homme impassible, qui depuis trente ans construisait le système de l'histoire du monde, partant de l'inconnaissable original pour aboutir à notre société moderne, sans omettre un seul des états intermédiaires, M. Spencer, celui de tous les philosophes qui a inventé le moins de choses et qui en a expliqué le plus grand nombre, le voilà qui, dans sa fureur contre le socialisme, est devenu une façon d'énergumène. Cet homme méthodique, qui, depuis trente ans, a fait tous les soirs, à la même heure, dans le même sous-sol d'un club de Londres, la même partie de billard, le voilà qui vient d'écrire et de publier le quatrième volume d'une série avant le deuxième et le troisième; parce que c'est dans ce quatrième volume que se trouve écrit le socialisme. Cet homme raisonnable, que son solide bon sens avait depuis trente ans préservé de toutes les illusions, même des plus généreuses, le voilà qui déclare ne pas comprendre comment, à mesure que le bien s'accroît, l'humanité se plaint davantage; et il ne s'aperçoit pas que si lui-même se plaint, c'est donc qu'il reste encore de par le monde des motifs pour se plaindre.

M. Spencer, en vérité, ne pouvait manquer d'être affaibli par les progrès du socialisme: car il représente à son plus haut degré l'état d'esprit anarchiste. Chacun pour soi, et sans le secours de personne: c'est la théorie fondamentale de la sociologie de M. Spencer. On sait, qu'après lui, le rôle de l'Etat devrait se réduire à rien, que les particuliers devraient se charger eux-mêmes et de construire les routes et de fonder les écoles, et de faire tout ce qu'ils remettent la charge aux pouvoirs publics. Le progrès, aux yeux de M. Spencer, c'est l'initiative privée se substituant sur tous les points à l'autorité de l'Etat. Une pareille doctrine est le dernier mot de l'individualisme, et le dernier mot de l'individualisme s'appelle l'anarchisme. L'anarchisme de M. Spencer est aussi opposé que possible au principe socialiste, qui réclame la remise de tous les pouvoirs entre les mains de l'Etat. Mais il suffit de connaître un peu le caractère anglais pour voir que cet anarchisme, comme il est au fond des théories de M. Spencer, est aussi au fond de l'esprit de ses compatriotes. Par essence, les Anglais sont individualistes. Ils croient qu'on les laisse seuls se tirer d'affaires et ils entendent en tirer d'affaires de la façon qui leur plaît. Leur caractère répugne à tout règlement, à toute application de l'autorité personnelle en vue d'une action commune. Telle est, je crois, l'une des raisons qui les a longtemps rendus réfractaires au socialisme. Une autre raison est que les Anglais sont conservateurs, qu'ils ont pour ce qui existe un respect souvent excessif, et que le socialisme demande à leur gré, des changements trop brusques et trop nombreux. Les Anglais gardent aussi long temps que possible le régime capitaliste, par une pure inertie de conservateurs, comme ils gardent les vieilles mesures antérieures au système métrique, comme les plus incrédules d'entre eux gardent l'habitude de ne pas se montrer le dimanche; et Dieu seul, qui les voit au fond de leurs maisons sait comme ils s'ennuient, à moins qu'ils ne prennent le parti de s'enivrer ce jour-là. Peut-être la résistance des ouvriers anglais aux doctrines socialistes provient-elle aussi de la persistance des sentiments religieux, ou encore d'une incapacité naturelle pour les théories abstraites; car, malgré le jeu de mots du socialisme chrétien, le socialisme est la négation de toute existence surnaturelle, et d'autre part, malgré ses prétentions à la

pratique, il n'en reste pas moins toujours une théorie, une théorie abstraite, refusant toute concession au nom du postulat métaphysique de l'égalité. Voilà bien des raisons pour prouver que l'Angleterre offrait un mauvais terrain aux doctrines socialistes; et quoique valaient ces raisons, il est sûr que le socialisme, en tant que théorie, n'a jamais pu se constituer en Angleterre avec autant de force, d'unité et de cohésion que dans les autres pays. Il n'y a pas de pays en Europe, la Belgique exceptée, où les ouvriers aient fait davantage pour améliorer leur condition matérielle: ils y ont multiplié les caisses de secours, les assurances, les sociétés coopératives avec leur système de Trades Unions, ils sont devenus eux-mêmes des capitalistes. Mais ils ont fait tout cela en dehors du socialisme, sans aucune prétention à changer le régime présent de la société. Et quant au socialisme proprement dit, celui de la lutte des classes et de la suppression du capital, il a formé en Angleterre une sorte de petit parti, analogue à toutes ces autres sectes religieuses, politiques ou morales qui inondent le royaume de leurs meetings, de leurs journaux et de leurs prospectus. Comme le socialisme qui a pour principe l'abstention du vin et des liqueurs fortes (à qui compie, hélas! tant d'invocés parmi ses chefs!), comme le tolosisme, qui est en train de se répandre dans la société anglaise, le socialisme anglais se recrute à peu près entièrement parmi les excentriques.

Des excentriques aussi, tous chefs de ces partis. Il n'y en a pas un qui, à côté de son rôle d'agitateur, ne se distingue par quelque singularité d'humeur ou de physionomie. M. William Morris, du moins, a la singularité d'être un poète de génie: mais en réservant pour son portrait une place d'honneur, quelle sa rareté en galerie de portraits, on pourrait faire avec la série de ses rivaux, les chefs socialistes anglais!

Voici, par exemple, le fondateur et président de la Fédération démocratique socialiste, M. Hyndman. Avocat, ruiné par de malheureuses spéculations à la Bourse, il a dû accepter une place de commis dans une banque; mais on me dit qu'il continue à spéculer et que, maintenant comme autrefois, c'est à la caisse de son parti qu'il abandonne la totalité de ses bénéfices. C'est, d'ailleurs, un homme de grande valeur, bon orateur, écrivain savant et habile, et celui de tous les socialistes anglais qui a obtenu les résultats les plus importants. Sa Fédération s'appuie sur des consciences dévotement marxistes, mais avec une doctrine pratique tout autre, ressemblant davantage à la doctrine de M. Brousse sur l'acquisition graduelle des services publics par l'Etat. Encore le véritable mérite de M. Hyndman n'est-il pas d'avoir créé cette Fédération, qui de plus en plus se regroupe contre ses tendances autoritaires. Son véritable mérite est d'avoir su introduire peu à peu un élément socialiste au sein des Trades Unions, et ainsi de les avoir imprégnées graduellement, presque secrètement, d'un certain esprit socialiste. Il a été aidé dans cette entreprise par un jeune mécanicien, M. John Burns, qui, en fait de théorie, apportait au socialisme la voix la plus vibrante et la plus ardente énergie. C'est M. Burns qui a mené, dans les années 1886 et 1887, cette série de manifestations et de grèves qui inquiétèrent si vivement les gens en place du Royaume-Uni. Mais depuis lors, M. Burns s'est séparé de M. Hyndman, et j'entends dire que son énergie s'est lassée; je constate en tout cas que sa popularité a bien diminué. Peut-être va-t-il se voir bientôt remplacé dans la faveur des ouvriers anglais par un de ses confrères, élève comme lui de l'École de Woolthorpe. M. Fred Hamill, qui plusieurs fois a été élu député, est un jeune homme mâle, de petite taille, avec un grand front, des yeux brillants, et un nez épais dont il se sert pour parler. Il parle d'ailleurs avec une très bonne prononciation et son langage est très simple et très direct.

Voici un ami de M. Hamill, M. Herbert Burrows. Avec sa fine figure, une figure de poète qui m'a rappelé certain portrait d'Edgar Poe, M. Herbert Burrows ne pouvait manquer de compliquer son socialisme de quelque autre occupation plus spécialement intellectuelle. Il est en effet, avec Mme Annie Besant, le chef de l'École théosophiste. A ses discours socialistes, il met une chaleur admirable; il est plein de passion et plein d'ironie: c'est un poète dévoté. M. Hamill et Burrows se chargent aujourd'hui de soutenir dans les meetings, un projet de société coopérative spécialisée, fondée en partie sur le modèle du Vooruit, de M. Anseele. Mais le véritable promoteur de ce projet, c'est un jeune écrivain allemand, M. Ferdinand Gilles, une ex-victime de M. de M. de Bismarck, qui maintenant s'est fait une place importante dans le mouvement socialiste anglais. M. Gilles est un homme d'une intelligence remarquable, avec cela actif, entreprenant, décidé à tout faire pour assurer le triomphe de ses projets. Et l'un de ses projets favoris, à côté de son projet de société coopérative, est d'acquiescer, parmi les socialistes anglais, l'influence de M. Aveling et de sa compagne, la fille de Karl Marx. Aussi bien la chose ne sera-t-elle pas trop maladroite, car l'influence de M. Aveling et de M. Marx n'a jamais été forte. Docteur en sciences, et l'un des hommes les plus savants de l'Angleterre, mais avec une bien étrange figure de vieil acteur victorien, M. Aveling était marié et père de famille, il y a six ans, lorsqu'il abandonna femme et enfants pour les beaux yeux de Mile Eléonore Marx. Voilà ce que ne lui pardonneront jamais les Anglais, non plus que divers autres traits de conduite, relevés naguère par la Justice, le journal de M. Hyndman. Et voici comment M. et Mme Aveling, faute d'avoir des partisans en Angleterre, se sont réduits à représenter le socialisme anglais dans les Congrès étrangers, à Paris, par exemple, où c'est Mme Aveling qui a vraiment dirigé le Congrès marxiste de 1889. A Bruxelles cette année, elle aurait renchéri par l'application de leur réforme mais ils soutiennent que ce sera un bénéfice pour tout le monde; pour les vendeurs, cela est évident, et même, disent-ils, pour les consommateurs, car les fermiers et les industriels, enrichis par la protection, feront beaucoup de travail et donneront de beaux salaires. Les ouvriers auront de la peine à comprendre la restriction du marché au point de vue de l'augmentation du travail. Ils voient bien qu'on n'importera plus de produits étrangers, mais ils ne voient pas que le nombre des ateliers décroît avec le nombre des marchés et que le taux des salaires décroît avec la somme du travail. Ils pensent que l'on fait un anachronisme en imposant à la France républicaine, à la France du suffrage universel les lois économiques faites au profit des capitalistes par la monarchie de Juillet.

La révolution est extension et progrès. Protection est monopole, isolement, inertie. Non, les contradictions dont nous sommes témoins ne peuvent pas durer. C'est au lendemain de l'exposition du centenaire que la France va se séparer du monde par la protection! Est-ce là la leçon de l'histoire? L'histoire nous apprend elle que la France est au dernier rang dans l'atelier universel? Si tel est le plus désirable des progrès? Mais que elle de flous pour l'arrosage? N'a-t-elle pas en abondance des voies de communication? N'a-t-elle pas une vaste étendue de rivages avec des ports sur les deux mers? Sa main d'œuvre est elle inférieure à celle des autres pays? N'est-elle pas largement pourvue de capitaux? Ses chefs d'industrie, ses ingénieurs, ses inventeurs vont ils se retirer, en pleine force, du champ de bataille où ils ont remporté tant de victoires? La France est faite pour la liberté. Ceux qui attaquent la liberté sous ses diverses formes, et notamment la liberté du travail, ne se rendent pas compte du tout qu'ils font à la Révolution, à la République et à la France.

Je suis sûr que si l'on se penche sur la journée de travail, et son

me ils sont forts, et comme avec beaucoup d'énergie, ils ont aussi beaucoup d'argent, il ne serait pas impossible que la première victoire du socialisme en Europe fût remportée par cette armée sans chefs de Trade Unions anglais, socialistes de la dernière heure et socialistes malgré eux!

Le Protectionnisme

Ils ne sont pas nombreux, les protectionnistes qui ont vécu sous le régime de la protection et qui en ont connu les fruits. Le marché français était difficilement accessible aux produits étrangers et il en résultait pour nos fabricants le double avantage d'élever les prix et de continuer leur fabrication avec les anciens outils et les anciennes méthodes, sans se soucier des découvertes de la science et des progrès de l'industrie. La liberté du commerce, en ouvrant au monde le marché français augmenta le bien-être des consommateurs. Elle ne fut pas moins bénéficiaire pour le travail national qui, stimulé par la concurrence, augmenta la quantité de ses produits et en améliora la qualité. Notre industrie, qui sommeillait à l'abri des droits protecteurs, se réveilla tout à coup, fit voir au monde de quoi l'esprit français était capable. Il est étrange qu'on choisisse le lendemain de l'exposition du centenaire pour relever à notre profit la muraille de la Chine.

Ceux qui comptent sur ce moyen de s'enrichir oublient qu'une chose, c'est que le monde ne se laissera pas faire et que les représailles seront cruelles. Quand nous aurons besoin de lui pour vivre, il ne viendra pas. Quand nous chercherons une issue pour nos marchandises sur ses marchés, il les fermera. La guerre au tarif est soumise aux mêmes lois que la guerre au canon. L'un et l'autre peuvent avoir leur Sedan.

Les économistes à rebours qui l'emportent pour le quart d'heure dans les conseils du pays reconnaissent que le pain et la viande vont renchérir par l'application de leur réforme mais ils soutiennent que ce sera un bénéfice pour tout le monde; pour les vendeurs, cela est évident, et même, disent-ils, pour les consommateurs, car les fermiers et les industriels, enrichis par la protection, feront beaucoup de travail et donneront de beaux salaires. Les ouvriers auront de la peine à comprendre la restriction du marché au point de vue de l'augmentation du travail. Ils voient bien qu'on n'importera plus de produits étrangers, mais ils ne voient pas que le nombre des ateliers décroît avec le nombre des marchés et que le taux des salaires décroît avec la somme du travail. Ils pensent que l'on fait un anachronisme en imposant à la France républicaine, à la France du suffrage universel les lois économiques faites au profit des capitalistes par la monarchie de Juillet.

La révolution est extension et progrès. Protection est monopole, isolement, inertie. Non, les contradictions dont nous sommes témoins ne peuvent pas durer. C'est au lendemain de l'exposition du centenaire que la France va se séparer du monde par la protection! Est-ce là la leçon de l'histoire? L'histoire nous apprend elle que la France est au dernier rang dans l'atelier universel? Si tel est le plus désirable des progrès? Mais que elle de flous pour l'arrosage? N'a-t-elle pas en abondance des voies de communication? N'a-t-elle pas une vaste étendue de rivages avec des ports sur les deux mers? Sa main d'œuvre est elle inférieure à celle des autres pays? N'est-elle pas largement pourvue de capitaux? Ses chefs d'industrie, ses ingénieurs, ses inventeurs vont ils se retirer, en pleine force, du champ de bataille où ils ont remporté tant de victoires? La France est faite pour la liberté. Ceux qui attaquent la liberté sous ses diverses formes, et notamment la liberté du travail, ne se rendent pas compte du tout qu'ils font à la Révolution, à la République et à la France.

COURRIER DE PARIS

(De notre correspondant particulier)

Il y avait si longtemps qu'on ne parlait plus de la révision de la Constitution belge, qu'on aurait fini par croire qu'on y avait renoncé: pas du tout, les Belges y pensaient toujours et les députés belges y travaillaient sans cesse. Il y avait même un député répondant au nom de Smet de Nayer, qui rédigeait un rapport; seulement, il prenait son temps et aimait à faire long. Mais comme il n'y a pas si longtemps qu'à la fin il ne finisse, M. Smet de Nayer a fini le sien: il l'a même déposé sur le bureau de la Chambre des représentants. Pour proposer la révision de trois articles de la Constitution, M. Smet de Nayer a eu besoin de 130 pages in quarto! ce qui fait un peu plus de 43 pages par article. C'est beaucoup. Et c'est même beaucoup trop, quand on voit le résultat auquel arrive M. Smet de Nayer; sa révision ne revise presque rien. Il commence par déclarer qu'il ne peut être question du suffrage universel qui livrerait la Belgique au parti socialiste et n'admet la révision qu'à la condition que l'habitation devienne la base du droit de vote. De plus, il fait que les deux partis de la Chambre acceptent cette base, sans que la Commission propose de ne pas passer à la discussion des articles! C'est là, on l'avouera, une conception des plus originales — et nous qui avons vu en France, depuis vingt ans, plus d'une révision, plus d'un rapport et plus d'une chinoiserie parlementaire, nous n'avons pas encore vu un rapporteur déclarant qu'on ne discuterait que s'il n'y avait pas de discussion, car c'est à cela que se résument le rapport de M. Smet de Nayer. De plus, la Commission demande que le Roi ait le droit de référendum contre les décisions des Chambres, que le Roi ait le droit de faire racher le Congo par la Belgique, (à charge avec lui), et enfin qu'on établisse une police spéciale autour du Parlement. Cette clause a dû être dictée par la sagesse: seulement, il serait utile de l'appliquer avant le vote de la révision, car au cours de la discussion la police aura le droit de faire au tour de la Chambre des représentants. Le rapporteur finit par engager le Roi à expérimenter le nouveau système dans des élections communales avant de l'appliquer en grand! — le rapport est, on le voit, absolument nouveau même dans les conclusions. Seulement, il ne faut pas s'étonner d'apprendre que le rapport a fait la plus mauvaise impression sur le public; il faut trouver tout naturel qu'il ait fait insérer au rapport une note disant qu'elle renonce à discuter pour le moment. Il faut enfin s'attendre à plus d'un ennui, car il y a une forte minorité qui est désillusionnée, la majorité est bien pressée d'avoir à souffrir. — M. Mobilmaire, directeur de la Compagnie de Paris Lyon Méditerranée, qu'un rédacteur du Temps a vu, a reçu sur les causes de l'accident de Moirans des renseignements qui lui permettent d'en donner une explication. « Deux minutes environ après avoir quitté Voiron, le conducteur du train crut s'apercevoir que l'on marchait à une vitesse anormale, il monta dans sa vigie et là, dit-il, il aperçut les wagons qui sursautaient sur la voie. Il fit jouer immédiatement le frein Westinghouse, non le frein modérateur, mais le frein automatique qui arrête brusquement le train. L'allure du train était elle réellement exagérée? Les mécaniciens des deux locomotives affirment le contraire. Le train était réglé à 50 kilomètres à l'heure avec faculté pour les mécaniciens de porter l'allure à 75 kilomètres. A l'endroit où l'accident s'est produit, il y a une courbe de 700 mètres de rayon et

une pente de 0 m. 0158 par mètre. Il peut se faire que le train se soit emballé. Nous aurions préféré cela l'accident eût pu être évité; il eût été, en tout cas, bien moins grave. Mais nous ne pouvons encore être fixés sur ce point, car, jusqu'à ce jour, nous ignorons la vitesse exacte qu'avait le train. Quoi qu'il en soit, l'arrêt brusque du train, provoqué par le conducteur, a produit un fait extrêmement particulier. La locomotive de tête no 7,308, qui n'était pas munie du frein Westinghouse, aurait dû briser son crochet d'attache et poursuivre sa route! Dans le cas où le crochet aurait résisté, elle aurait dû entraîner encore quelques temps le convoi. Mais, par une fatalité inouïe, ce n'est aucun de ces deux faits, les seuls qu'on pouvait prévoir, qui s'est produit. Le crochet a résisté: par un mouvement de réaction, la locomotive no 2,308 est revenue sur la locomotive no 550; cette dernière, dans la violence du choc, a été mise en travers de la voie et abandonnée là subitement par la locomotive no 2,308, qui, elle, dans le même choc, par un hasard inouï, extraordinaire, qui ne se répéterait pas une fois sur mille, a fait sortir la barre d'attelage et a pu continuer sa route. Voilà les causes probables, plausibles de l'accident, et nous nous considérons assez heureux de les avoir découvertes, car — et ceci le public l'ignore — il nous est souvent impossible de recueillir même des vraisemblances. — Le PETIT JOURNAL reçoit d'Aden la nouvelle qu'un de nos compatriotes, le docteur Biziat, chef du service médical de la colonie française de Suberbieville, a été massacré avec son escorte par les Fahaalvas (bandits sakalaves), au gué de Marokakata, sur le Betabokha.

Le docteur rentrait en France et allait rejoindre en pirogue la chaloupe à vapeur la Lorraine, qui l'attendait à environ quarante kilomètres de Suberbieville, pour le conduire à Majung. Cachés dans les roseaux qui couvrent les rives du fleuve, les bandits ont assailli la pirogue, avant que ses passagers eussent pu faire usage de leurs armes. Le docteur Biziat reçut dix balles à bout portant; il tomba à l'eau et fut achevé à coups de sagaies. Six soldats malgaches et deux pagayeurs ont été tués, les bagages pillés. Seuls, trois pagayeurs et le timonier (courrier de la Reine) ont pu s'échapper et gagner Maronway, où ils ont prévenu M. Ducheman, capitaine de la Lorraine. — On sait qu'un institut bactériologique analogue à celui de M. Pasteur a été construit à St. Pétersbourg et richement doté par le tsar Alexandre III. Les membres de cet institut ont, dans l'une de leurs dernières réunions, exprimé à l'unanimité le vœu d'élire M. Pasteur, membre honoraire de l'institut de St. Pétersbourg. Le curateur, le prince Alexandre d'Oldenbourg, a soumis ce vœu à l'Empereur, qui a répondu par dépêche: « Consentez avec grand plaisir. ALEXANDRE. »

S. A. le prince d'Oldenbourg est venu, avant hier, en grand uniforme, communiquer cette dépêche à M. Pasteur, qui envoie, dès qu'il en eut pris connaissance, le télégramme suivant au Tsar: « S. A. Mgr le prince Alexandre d'Oldenbourg m'ayant fait l'honneur de me communiquer le télégramme de Votre Majesté, daté de Fredenbourg, j'en ai éprouvé une profonde reconnaissance. Votre Majesté me permettra-t-elle d'ajouter que j'ai partagé, comme tous les Français, l'émotion provoquée par les admirables fêtes de Cronstadt? Que Votre Majesté daigne agréer, avec l'expression de ma gratitude, l'hommage de mon profond respect. PASTEUR. — On va créer une caisse des musées qui sera très bien accueillie dans le public; le Conseil de cabinet s'en est occupé avant hier. Cette caisse, dit le Temps, serait destinée à concentrer les fonds nécessaires à l'acquisition des œuvres d'art, qui seraient jugées dignes de figurer dans nos collections nationales. Au lieu du faible crédit, qui

est alloué chaque année au budget et qui est souvent insuffisant lors qu'il se présente une occasion exceptionnelle d'acquisition, on aurait une dotation permanente, et la faculté de report, d'une année à l'autre, des sommes non employées permettrait à tout instant d'avoir des ressources suffisantes pour acheter les œuvres exceptionnelles qui se présenteraient. La dotation de cette caisse serait constituée par le produit des entrées dans les musées, palais, édifices historiques appartenant à l'Etat. Le ministre demande par le projet de loi, l'autorisation d'établir ce droit d'entrée, dont la quotité serait fixée par décret, ainsi que la liste des établissements et édifices où il serait exigible. Toutefois, l'entrée resterait gratuite les dimanches et jeudis pour tout le monde, et gratuite tous les jours pour les artistes, les élèves des écoles d'art, chefs et ouvriers des industries d'art, etc. La caisse, qui serait un établissement public, pourrait en outre recevoir des dons et legs destinés à accroître sa dotation. Elle serait gérée par la Caisse des dépôts et consignations et administrée par un comité formé des chefs de services compétents et de représentants des deux Chambres, du Conseil d'Etat, de la Cour de cassation et la Cour des comptes. Enfin, le projet prévoit la formation d'un comité des acquisitions, qui serait appelé à donner son avis sur les acquisitions à faire pour nos collections sur les fonds de la Caisse. Un rapport annuel sur les opérations de la Caisse sera adressé au Président de la République et communiqué au Sénat et à la Chambre des députés. Un vieux garçon se dispute avec sa gouvernante, qui a généralement le dernier mot. — En voilà assez à la fin. Fallait ce que je vous dis. Je suis chez moi, au somme. — Eh bien! répond tranquillement le monsieur et moi, est ce que je suis pas aussi chez vous? Calino est charpentier. — Je n'aime pas les menuisiers, dit-il à Gailbolland. — Pourquoi? — Parce qu'ils me nuisent.

Le climat des Bermudes chez vous! « Il faut que vous alliez aux Bermudes, autrement je deviens tout responsable quant au résultat. » Mais, docteur, je n'ai ni le temps ni les moyens d'entreprendre cela. — Eh bien, si c'est impossible essayez L'EMULSION SCOTT d'Huile de FOIE de MORUE. Aux Hypophosphites de Chaux et de Soude. La seule préparation qui donne les résultats les plus rapides et les plus durables. Les effets stimulants des Hypophosphites en même temps sont excellents. Les vendeurs des pharmacies en France seulement. Méfiez-vous des imitations. SCOTT & BOWNE, Belleville.

Pour SERVEZ-VOUS Les Brûlures Douleurs Blessures Catarrhes Contusions Enrouements Maux d'Yeux Hémorrhoides Hémorrhagies Inflammations

POND'S EXTRACT

CAHARR

TRIPLOIS CURE FOR

Le Meilleur Cure de la touse

mbre.
éta" dit le
raînement.
ementa, le
ortémec,
même plus
nant aux
que nous
op" de l'a-
Nonseule-
chaque et
frappant
ociété à la
notre liste
né miséra-
blevez venir
voir.
HY & CIE.
EUR.
EUR.
BARRÉ,
seulement.
(ut soie)
de large.
EUR.
AIN,
EUR.
at soie,
NOIR.
IE NOIRE,
COULEUR
la verge.
ULEUR,
au choix,
DE SOIE
ron.
SOIRÉE,
es prix.
t toutes les
et de Pluches
& Cie.
arks.
T,
es.
e,
aux por-
quel-
le vent,
se il se
ceur sur
un
us le por-
Le curé
quand il
ce long
ment.
le levait et
solé:
dormi,
ma place?
les deux
vous avez
user avec
ous plains
signez ma
s?
éviden-
ses dou-
tement Ro
Hibert, je
me plai-
! Et...
un regard
ondant qu'-
ntienne u-
. Vous m'a-
z mon ami-
dit sim-
servait la
es femmes
de l'église,
à la messe,
prêtre doit
Roger Gar-
rix:
recomman-
vance et sa
ne les avez
sein!